

position II

fragments du journal du pape paul VII

Du Vatican, mai 1980

« *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise* » : j'ai souvent médité sur ce fameux verset de Matthieu (16, 18). Il n'est pas aussi limpide que l'imagine volontiers le bon fidèle catholique et je comprends que son exégèse ait donné lieu à des interprétations diverses. Mais, au risque de choquer, je dirai que, en ce qui concerne mon rôle dans l'Eglise, ce verset ne me paraît qu'un élément parmi d'autres et peut-être pas le plus important.

Comme tous les catholiques, je crois au lien entre le siège de Rome et la primauté ; j'y crois d'une certitude « de foi », par tradition, et il ne m'importe guère que ce soit seulement au III^e siècle que nous découvriions dans les textes une preuve du primat romain appuyée sur ce verset.

A vrai dire, je suis plus sensible à d'autres aspects, à d'autres fondements de mon ministère romain et catholique, catholique parce que romain.

Ce qui est premier, ce n'est pas mon primat personnel de pape, c'est la primauté de l'Eglise dont je suis le pasteur. Mais pourquoi cette primauté de Rome ? Qu'on ne me dise pas qu'il s'agit là d'un fait purement « politique », que c'est l'ordre civil qui a commandé l'ordre ecclésiastique, que la hiérarchie des sièges chrétiens a été calquée sur la hiérarchie des métropoles de l'Empire romain. C'est de toute façon une bien vieille histoire et, depuis, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts du Tibre : une deuxième Rome a surgi sur la rive du Bosphore, et même une troisième sur les bords de la Moskova. *Stat crux dum volvitur orbis...*

Il y a d'autres raisons au choix de Rome. Bien sûr, Rome était capitale et c'est parce qu'elle l'était que Pierre et Paul y sont venus et y ont achevé leur course apostolique. Le fait que les deux apôtres aient été martyrisés dans notre ville donne un fondement autrement solide à sa primauté. J'aime la formulation de saint Irénée, le grand évêque de Lyon. Il dit que l'Eglise de Rome a été fondée et établie par les deux très glorieux apôtres Pierre et Paul et que c'est en raison de cette « *origine plus excellente* » que toutes les autres Eglises doivent nécessairement s'accorder avec elle (*Adv. Haer.*, III, 3, 2).

La gloire qu'Irénée attribue à Pierre et Paul est évidemment celle du martyr. Ce n'est pas un geste sans signification qu'accomplissaient nos premiers frères lorsqu'ils célébraient l'eucharistie sur la tombe des martyrs. Ils affirmaient par là leur conviction, qui est toujours la nôtre, que le don de la vie jusqu'à l'effusion du sang, pour le Christ et, dans une certaine mesure, en conformité avec lui, est la perfection accomplie pour un chrétien et que c'est par la réalisation de cet idéal que s'édifie — au sens le plus fort du mot — l'Eglise. Lorsque je préside l'eucharistie à Saint-Pierre ou à Saint-Paul-hors-les-murs, je renouvelle ma foi en cette présence vivifiante des martyrs.

Pierre et Paul. Les deux ensemble. Pierre, le porte-parole et le coryphée des Douze, le chef des apôtres. Mais aussi Paul, l'*outsider*, l'avorton que le Christ a rattrapé sur le chemin de Damas, choisi hors des sentiers battus, l'apôtre « charismatique ».

J'ai le sentiment que, malgré des témoignages irrécusables et vénérables de cette présence de Paul à Rome, la personnalité de Pierre l'a quelque peu éclipsé. C'est fort regrettable.

On m'appelle le « successeur de Pierre » et du coup on a fait de Pierre le premier évêque de Rome. Mais je ne suis pas sûr qu'il ne faille pas revenir à la vision de saint Irénée pour qui l'Eglise de Rome a eu Lin comme premier évêque, après *les fondateurs* : Pierre et Paul.

Les deux apôtres sont, en effet, inséparables. L'iconographie primitive en témoigne : voyez dans les catacombes de Saint-Sébastien, sur la Via Appia, les invocations adressées à tous deux simultanément. Songez que nous avons conservé jusqu'à aujourd'hui une fête unique des deux apôtres, le 29 juin, et que, si nous avons ajouté une commémoration de Paul le lendemain 30, c'est, je le crois bien, pour être certains que la personnalité de Pierre n'éclipserait pas celle de l'apôtre des Gentils.

Je sais que, au cours de la crise janséniste, au milieu du XVII^e siècle, mon prédécesseur Innocent X a dû préciser que ces deux grandes figures n'ont pas une identique signification théologique. J'en tombe d'accord. Mais ce qui me paraît plus important aujourd'hui, c'est de ne pas les dissocier l'une de l'autre. Pierre, pour moi, c'est *la foi* puisqu'il est celui qui, le premier et au nom de tous, a confessé le Christ, Fils du Dieu vivant. Paul, c'est l'infatigable *prédicateur de la foi* et aussi l'homme qui porte *le souci de toutes les Eglises*. Fasse le ciel que mon Eglise, leur Eglise, n'erre jamais dans la foi et garde vive la sollicitude de toutes les autres communautés chrétiennes !

Je me souviens que c'est un autre de mes lointains prédéces-

rené beaupère

seurs, Nicolas 1^{er}, au IX^e siècle, qui le premier s'est référé explicitement, dans des actes officiels, à l'autorité de *Pierre et de Paul*. Ce faisant, peut-être son intention était-elle assez « impérialiste » : n'a-t-il pas voulu ramener au siège romain toutes les Eglises, y compris celles qui relèvent de l'évangélisation de l'apôtre Paul ? Je ne juge pas l'intention, mais, comme l'ont fait jusqu'à moi les successeurs de Nicolas, j'appuie volontiers l'autorité de mon Eglise de Rome sur celle de *Pierre et de Paul*.

Nicolas 1^{er} est bien loin de nous, mais mon prédécesseur immédiat, Jean-Baptiste Montini, n'a pas choisi au hasard le nom de Paul que j'ai repris après lui. Je me souviens de ce qu'il disait lors de sa visite historique au Conseil œcuménique des Eglises, à Genève, le 10 juin 1969 : « *Notre nom est Pierre* », a-t-il affirmé, mais il a aussitôt ajouté : « *Et le nom que nous avons pris, celui de Paul, indique assez l'orientation que nous avons voulu donner à notre ministère apostolique* ». C'était si clair à ses yeux qu'il n'a pas cru nécessaire de développer comment, par son paulinisme d'élection, il entendait compléter le pétrinisme de sa fonction.

Je pense aussi au message que Jean XXIII de sainte mémoire adressa, sept années plus tôt, au monde entier, un mois avant l'ouverture de Vatican II : il s'y présentait comme « *l'humble successeur de Pierre et de Paul* ».

Non, malgré certaines apparences, Paul n'est pas oublié à Rome. Il constitue avec Pierre le roc sur lequel, depuis deux mille ans, le Christ construit son Eglise.

Et voilà qu'on voudrait m'éloigner de la tombe des apôtres, me dissocier de cette Eglise de Pierre et de Paul, de cette communauté de Rome, sous prétexte de me rendre plus universel. On craint pour moi l'enlèvement dans le « provincialisme » romain ; on doute que je puisse m'élever à une sollicitude vraiment catholique ; on suggère de modifier le mode d'élection de mon successeur pour qu'il soit désigné par un collège mondial vraiment représentatif de l'*oïkoumène* ; on envisage de situer sa résidence ailleurs qu'à Rome, dans quelque mégapole du monde moderne, peut-être à l'abri de l'O.N.U. ; on parle d'un pape non romain, non italien, qui exercerait un ministère itinérant d'une Eglise locale à l'autre.

Nous autres Italiens, serions-nous moins capables que nos frères de l'étranger de porter le poids de toutes les Eglises ?

Je comprends les intentions des auteurs de ces motions. Mais je crois qu'ils se trompent. La catholicité n'est pas un universalisme abstrait dans lequel les couleurs locales disparaîtraient, noyées dans la grisaille du tout. Elle est bariolée : c'est la tunique que Jacob avait offerte à son fils Joseph ;

elle est « *circumdada varietate* », comme dit le psaume. Cette catholicité est faite de la communion des Eglises particulières ou, plus précisément, elle est manifestée par chaque Eglise particulière à travers et par delà ses caractéristiques culturelles et spirituelles propres.

Dans cette symphonie, l'Eglise locale de Rome est investie d'une mission spéciale : celle de « *présider à la charité* », comme le disait déjà l'évêque Ignace d'Antioche à l'aube du II^e siècle.

Successeur de Pierre et de Paul, je suis du même coup pasteur de cette Eglise de Rome, mon Eglise. Il ne faut pas m'en séparer. Il ne faut pas faire de moi je ne sais quoi, une sorte de locomotive haut-le-pied, le secrétaire général d'une « multinationale » qui serait l'Eglise catholique.

L'Eglise n'est pas une quelconque organisation internationale. Sans faire de l'« archéologisme », je me sens romain et je souhaite que le peuple de Rome ait encore après moi des évêques, sinon toujours romains, du moins italiens, qui continuent de siéger, comme l'écrivait le concile d'Arles en 314 à mon prédécesseur Sylvestre, « *là où quotidiennement les apôtres siègent, là où leur sang rend gloire à Dieu, sans répit* ».

Et si l'Eglise et la ville de Rome venaient à disparaître ? Nos théologiens, qui sont subtils, se sont naturellement déjà posé la question de savoir ce qui se passerait. Ceux pour qui le lien entre la responsabilité universelle et l'épiscopat romain n'est pas indissoluble — et avec lesquels je ne suis pas d'accord — envisagent l'hypothèse avec sérénité : en cas de catastrophe, disent-ils, le pape ferait choix d'un autre diocèse ou, éventuellement, resterait sans siège. D'autres estiment au contraire que cette indissolubilité est si ferme que l'hypothèse « sort des limites de l'épure » : jamais l'Eglise ni même la ville de Rome ne disparaîtront. Une opinion moyenne plus répandue voit une indissolubilité de droit mais non de fait : si je suis amené à quitter ma *résidence* de Rome et à m'établir dans une autre ville — après tout, j'ai eu des prédécesseurs en Avignon —, je ne cesserai pas d'être détenteur du *siège* de Rome.

Tout ceci est savant et peut-être sage. Mais ce dont je suis sûr, c'est que quitter Rome — à moins d'un cas d'absolue force majeure —, ce serait me couper de mes racines apostoliques, ce serait risquer d'entériner une vision « profane » de l'Eglise universelle qui n'est pas la mienne. Si Rome était sérieusement menacée, il me semble que mon réflexe serait de m'assurer plus solidement sur le roc battu des flots, pour des raisons analogues à celles qui poussent mon frère dans l'épiscopat, Dimitrios de Constantinople, à rester ferme au Phanar malgré les sérieuses difficultés qu'il

ministère papal et église de rome

rencontre en Turquie. Je ne quitterais Rome qu'à la toute dernière extrémité.

Si jamais l'Eglise de la Ville venait à succomber — comme ont été englouties tant de grandes communautés chrétiennes du passé, en Asie Mineure ou en Afrique du Nord —, une seule Eglise, me semble-t-il, pourrait prétendre relever le flambeau : celle qui l'a porté la première, la véritable « Eglise mère », celle de Jérusalem. Passé le temps de l'exil à Babylone, l'Eglise catholique retournerait ainsi à sa source, à la communauté fondée, non pas sur le martyre de tel ou tel apôtre, fût-ce les plus « glorieux », mais sur la mort et la résurrection du Fils de Dieu lui-même. Nous n'en sommes apparemment pas encore là.

Il est vrai que ma vision des choses n'est pas sans soulever de sérieuses questions, car la réalité d'aujourd'hui ne correspond que bien mal aux perspectives du passé. Il y aurait des aménagements à envisager, je n'en disconviens pas. Mais je suis convaincu que les améliorations doivent porter sur la réorganisation de l'Eglise de Rome et sur une meilleure interconnexion, une communion plus profonde, entre cette Eglise et toutes les autres Eglises particulières. Pour le bien de toute la catholicité, il faut un *aggiornamento* de mon ministère de pasteur romain et non une transformation radicale de mon ministère de pape.

Mes prédécesseurs immédiats ont tenté quelques timides réformes. Il faudrait aller plus loin qu'eux, mais dans la même ligne. Il faut agir de telle manière que, pour citer le bon pape Jean convoquant le synode romain, « "l'Eglise qui préside à la charité" redevienne exemplaire parmi les Eglises sœurs et que le pape soit, parmi les évêques auxquels il préside, un authentique évêque ».

Puissent Pierre et Paul intercéder auprès du Seigneur pour obtenir à leur successeur la force d'avancer sur cette voie, pour le bien de l'Eglise de Rome et, par là, de toutes les saintes Eglises de Dieu.

paul vii

p. c. c. rené beaupère

P.S. Ces pages de Journal sont certainement redevables des lectures faites pendant mes veilles, en particulier de celles de trois excellents ecclésiologues catholiques : le père Yves CONGAR (*L'ecclésiologie du haut moyen âge*, Paris, Cerf, 1968), le père Emmanuel LANNE (« L'Eglise de Rome », *Irénikon*, 1976) et le père Hervé LEGRAND (« Ministère romain et ministère universel du pape », *Concilium* 108, 1975).